

Dialogue Nord-Sud *Salvador*

Raymond Bertin

Number 130 (1), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2009). Review of [Dialogue Nord-Sud : *Salvador*]. *Jeu*, (130), 26–28.

Salvador

TEXTE SUZANNE LEBEAU / MISE EN SCÈNE GERVAIS GAUDREULT

SCÉNOGRAPHIE, ACCESSOIRES ET PROJECTIONS FRANCINE MARTIN / COSTUMES MIREILLE VACHON

ÉCLAIRAGES DOMINIQUE GAGNON / RECHERCHE MUSICALE ALEJANDRO VENEGAS / SPATIALISATION SONORE ÉRIC GENDRON

MAQUILLAGE, COIFFURE ET PERRUQUES PIERRE LAFONTAINE

AVEC MARCELO ARROYO (LE PÈRE, ENRIQUE, JOSÉ ET ALVARO), CAROLE CHATEL (BENEDICTA), MARCELA PIZARRO MINELLA (TERESA, ANA, BIANCA ALBACARRA ET MARIA), ALEJANDRO VENEGAS (LE MUSICIEN) ET JEAN-GUY VIAU (SALVADOR).

PRODUCTION DU CARROUSEL. PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 24 SEPTEMBRE AU 12 OCTOBRE 2008.

RAYMOND BERTIN

DIALOGUE NORD-SUD

Créé en 1994, *Salvador* est l'un des grands succès du Carrousel. Joué plus de 200 fois, ici comme à l'étranger, en français et en anglais, le spectacle était présenté en reprise en ouverture de la 25^e saison de la Maison Théâtre. Depuis les dernières représentations, en 1998, dix ans se sont écoulés au cours desquels l'œuvre avait été remisee, et voici que la même équipe, à l'exception d'un comédien, reprend du service. Comme un fruit bien mûri, *Salvador* trouve un nouveau public qui l'accueille par des ovations debout inhabituelles en théâtre jeunes publics. La pièce de Suzanne Lebeau répondrait-elle à une nouvelle sensibilité ?

« Comment raconter le Sud sans mentir, sans embellir, sans déformer ? Comment éviter le misérabilisme lorsqu'on parle d'enfants qui envahissent les places publiques pour gagner leur vie, pieds nus, l'estomac vide ? [...] Comment dire sans expliquer, toucher sans rendre coupable ?¹ », se demande l'auteure, mettant le doigt sur les pièges auxquels il lui a fallu échapper pour arriver à cette œuvre aboutie². Plusieurs séjours non touristiques dans le Sud, en Argentine, puis au Pérou, l'ont bouleversée, mais c'est la rencontre d'un enfant des rues qui se disait écrivain comme elle qui l'aura marquée

au point d'avoir envie de raconter son histoire. Une vie qu'elle a dû inventer, recréer, bien sûr, à partir des bribes d'enfance que le garçon lui avait révélées.

L'écriture salvatrice

Une belle histoire que celle de l'enfance de Salvador, où tout gravite autour de la figure maternelle, plus grande que nature, de Benedicta l'irréductible. Cela se passe dans un village de montagne où l'on vit de très peu. Benedicta y est blanchisseuse pour les rares riches du patelin, surtout la belle et mystérieuse Bianca Albacarra, dont le petit Salvador réussira à susciter l'affection. Dans le temps réel de la représentation, Salvador est un homme fait, écrivain péruvien qui narre pour nous cette vie difficile et pourtant miraculeuse qui fut la sienne et celle de sa famille, dont des pans entiers s'incarnent sous nos yeux. Passant allégrement du présent au passé, et vice versa, le narrateur se fait enfant, innocent dans la tourmente, puis pose son regard d'homme heureux sur ce qui fut.

Sa naissance prématurée, alors qu'il n'est « pas plus gros qu'une patate » et trop poilu, l'amour de sa mère qui le sauvera par ses soins – et qui confond les mots *salvado*, sauvé, et *salvador*, sauveur –, les premières lettres qu'il apprit seul à tracer dans le sable à 4 ans, la disparition de son père lors d'un affrontement sanglant entre l'armée et les paysans voulant protéger leurs terres, au moment où Salvador a

1. Extrait du mot de l'auteure dans le programme de la Maison Théâtre.

2. Suzanne Lebeau a rendu compte de sa démarche dans « *Salvador*. Journal de bord écrit longtemps après », paru dans *Jeu* 76, 1995.3, p. 99-102.



Salvador de Suzanne Lebeau, mis en scène par Gervais Gaudreault, créé par le Carrousel en 1994, était présenté en reprise à la Maison Théâtre à l'automne 2008. Sur la photo : Jean-Guy Viau (*Salvador*) et Carole Chatel (*Benedicta*). © François-Xavier Gaudreault.



Salvador (Carrousel, 1994), en reprise à la Maison Théâtre à l'automne 2008. © François-Xavier Gaudreault.

5 ans, sont quelques-uns des moments forts du récit. Sa sœur Ana et ses crayons à colorier, son frère aîné qui devient cireur de chaussures, bravant en cela les interdits de Benedicta, et surtout les enseignements de cette dernière, analphabète comme la plupart des habitants du village, qui lui apprend le respect du travail bien fait et la dignité des siens, ajoutent à la richesse de la fable.

Et puis, il y a l'amour des mots, de l'écriture, qui happe le garçon et que sa mère encourage, car elle souhaite plus que tout que ses enfants s'instruisent, l'éducation apparaissant comme le gage d'une vie meilleure. Débrouillard, Salvador obtient l'aide d'un professeur de l'école du village et, fort brillant élève, devient rapidement écrivain public, à l'insu de sa mère. Cette dernière, ayant besoin de faire rédiger une lettre, se rend en catimini dans la rue, constate le subterfuge et réprimande le garçon car, fière, elle refuse que l'un ou l'autre de ses enfants travaille pour l'aider. Lorsque la riche Bianca Albarra le prendra sous son aile, Benedicta acceptera, à contrecœur, de voir Salvador partir pour la ville où il pourra faire les études qu'il souhaite poursuivre.

L'humaine condition

On aurait pu craindre, avec un tel propos et la description des conditions de vie difficiles de cette famille parmi tant d'autres au Sud, que la représentation théâtrale se fasse lourde et sentencieuse. C'aurait été mésestimer les créateurs du Carrousel, qui ont prouvé plus d'une fois leur maîtrise et leur audace. Tout au contraire, ceux-ci ont réussi à exprimer la force, la richesse, la dignité de ces gens dont les jours sont rythmés par les gestes de l'amour filial, de la tendresse, de la joie de vivre malgré les difficultés et de l'espoir inaltérable de s'en sortir, toutes vérités qui ressortent avec tant d'évidence à nos yeux de nor-

diques individualistes ! Grâce notamment à la musique et aux chansons qui viennent ponctuer la représentation, empruntées au fonds culturel de ces peuples latinos, la salle peut vibrer à l'unisson de la scène, où se tend un pont entre le Sud et le Nord.

Il faut dire que les interprètes portent la fable, ses mots et ses personnages avec beaucoup d'aplomb et une conviction de tous les instants. Carole Chatel, dans le rôle de la mère, est particulièrement remarquable de justesse, forte et touchante, alors que Jean-Guy Viau, en Salvador enfant et adulte, se fait vulnérable ou enjoué, puis attendri, avec fluidité. Marcelo Arroyo et Marcela Pizarro Minella montrent également une belle polyvalence en incarnant tour à tour plusieurs personnages de façon crédible. Quant à Alejandro Venegas, son apport comme musicien, ses instruments traditionnels et sa voix sont des atouts indispensables du spectacle. La scénographie dépouillée, la montagne représentée par une structure recouverte d'une grande bâche où sont projetés des mots écrits à la main, en espagnol, ou des effets d'ombres et d'arabesques identifiant les lieux de l'action, respire au gré des jeux de lumière et de pénombre marquant le passage du temps.

« J'écris un *happy end*, quand je sais très bien que dans la vie ils sont rares, d'autant plus rares au Sud. Je sais pourquoi je l'écris et je ne me sens pas coupable. Le Sud m'y a amenée malgré moi. Les enfants que j'y ai rencontrés vivaient dangereusement peut-être, mais ils étaient vivants et capables de sourire », écrivait l'auteure en 1995³. Le public du Nord, aujourd'hui encore bien plus métissé qu'alors, lui répond par une ovation bien sentie ! ■

3. *Ibid.*, p. 102.